

NICOLAS HERBERAY DES ESSARTS' CINQUIESME LIVRE  
D'AMADIS DE GAULE (1544): A PERSONAL FRENCH  
"ADAPTATION" OF LAS SERGAS DE ESPLANDIAN

**Abstract:** The French translation of *Las Sergas de Esplandián* (1544) was "adapted" to the French political context. The translator uses the novel to preach the policy of the coalition of Christendom against the alliance between Francis I and the Ottoman Empire. However, this instrumentalization is not an abuse of power, as it manifests a virtuality of the novel that establishes in the humanist context the emergence of the individual and of modern prowess.

**Key words:** Amadis, prowess, religion, politics, translation.

EL CINQUIESME LIVRE D'AMADIS DE GAULE DE NICOLAS  
HERBERAY DES ESSARTS (1544): UNA "ADAPTACIÓN"  
FRANCESA Y PERSONAL DE LAS SERGAS DE ESPLANDIÁN

**Resumen:** La traducción francesa de las *Sergas de Esplandián* (1544) constituye una "adaptación" de la obra al contexto político francés. El traductor la utiliza para predicar una política de coalición de la Cristiandad, en contra de la alianza de Francisco I con el Imperio otomano. Pero esta instrumentalización no es un abuso: no hace más que realizar una virtualidad de la novela, que consagra en el contexto del humanismo el surgimiento del individuo y de la proeza moderna.

**Palabras claves:** Amadis, proeza, religión, política, traducción

Nicolas Herberay des Essarts, fameux traducteur des huit premiers livres d'Amadis à partir de 1540, fait publier à Paris en 1544, chez Jean Janot, Jean Longis et Vincent Sertenas, sa traduction des *Sergas de Esplandián*<sup>1</sup> sous le titre *Cinquiesme livre d'Amadis de Gaule*. Comment mesurer la portée et comprendre les intentions de cette «traduction»? Une étude comparative serrée fournirait de nombreuses lumières sur le métier et les méthodes du traducteur<sup>2</sup>. Délaissant les questions

1 Séville, chez Juan Cromberger, 1510. Nous citerons le texte de la traduction dans l'édition de Jean Longis, en renvoyant aux chapitres en chiffres romains et aux folios en chiffres arabes, d'après l'édition critique en cours de publication par Véronique Duché.

2 Cette œuvre a été accomplie par Lucé Guillerm pour les quatre premiers livres (Guillerm, 1990: 91-216). Outre les remaniements que nous signalerons plus tard, rien ne permet d'affirmer ni de mettre en doute la continuité des pratiques du traducteur dans ce cinquième livre.

proprement techniques que peut poser l'œuvre d'Herberay, notre propos sera ici de l'étudier en tant qu'«adaptation»; adaptation non en considération des libertés que le roman traduit prend par rapport à l'original, mais dans la mesure où la démarche du traducteur a consisté à *adapter* le texte espagnol au contexte dans lequel l'ouvrage serait publié et reçu, en lui donnant un sens national et en l'accommodant à une fin précise, peut-être inattendue.

Cette étude tente en somme de décrire l'utilisation conjoncturelle qui est faite du roman espagnol, au service d'une cause politique qui s'inscrit dans le contexte français du milieu des années 40. Si ce sens nouveau peut être donné aux *Sergas de Esplandián*, c'est, comme nous le verrons ensuite, à partir de la forte singularité qui distingue ce livre des quatre précédents.

Le *Cinquiesme livre* présente plusieurs signes d'appropriation du roman par son traducteur<sup>3</sup>. Les hommages liminaires s'efforcent d'attribuer à Herberay la paternité du livre d'Esplandián, lui qui «en nostre langue» a «si bien décrit ses vertus et prouesses»<sup>4</sup>, en opposant au roman espagnol l'Amadis français:

Non celuy qui d'Espagne aultresfois est issu:

Mais celuy que la France a, n'agueres tissu.

Le contexte de rivalité nationale entourant l'émergence de ces romans en France est bien connu et ce livre se trouve au cœur de l'affrontement (Freer, 1967: 15). Il est intéressant qu'il prenne, dans ces deux vers exactement parallèles, l'apparence d'un conflit autour de la modernité, rejetant l'Espagne du côté des temps anciens. Cette idée a beaucoup à voir avec le caractère prophétique que revêtra le roman, notons pour l'instant qu'elle favorise l'annonce, dans les vers qui suivent, de l'effacement possible de l'auteur espagnol par son traducteur:

Et la grace qui est au François translateur,

Fait oublier le nom de l'Espagnol authœur:

Ayant si tresbien sceu son œuvre contrefaire,

Qu'on ne pourroit juger lequel a voulu faire,

Ou bien le premier trait comme estant imparfait,

Par decentes couleurs rendre entier et parfait:

Ou du tout l'effaçant, un aultre ait voulu peindre,

Pour son nom faire luyre, et l'Espagnol estaindre.<sup>5</sup>

3 Omettons ceux qui sont inhérents à la présentation contemporaine du livre imprimé, et donc peu significatifs pour nous: la signature finale par la devise d'Herberay «*Acuerdo Obvido*», qui intervient après l'achevé d'imprimer (f° 117 v°) et est suivie, au f° 118, de celle de l'imprimeur Jean Longis: «*Nihil in Charitate Violentia*».

4 Poème de Claude de Marle, f° ii v°.

5 Poème d'un «amy du seigneur des Essars», f° iii.

Une lecture plus détaillée de l'ensemble des pièces liminaires du *Cinquiesme livre* montrerait comment elles jouent assez subtilement de la confusion pour insinuer dans l'esprit du lecteur que le traducteur mérite d'être considéré comme son véritable auteur. Les liminaires de ce cinquième livre poursuivent donc l'entreprise de «naturalisation» des Amadis, commencée dès le premier<sup>6</sup>.

A ce dispositif s'ajoutent plusieurs signes, parsemés dans le récit, signes faussement cryptés car la lecture rétrograde livre leur trop évidente solution: au chapitre XXIX (f° 53), une montagne, sans nom dans l'original, est baptisée «Yarebreh»; au chapitre XLI, un assaillant, inventé de toutes pièces par Herberay, reçoit le nom de «Thuacam»<sup>7</sup>; enfin, au chapitre XLVI se manifeste un adjuvant nommé «Crelcelm»<sup>8</sup>. D'autres indices ne réfèrent plus à l'entourage immédiat du traducteur, mais au destinataire premier de l'ouvrage: le fils du roi des Turcs possède le palais de «Gruobmach» (XXXII, f° 61 v°), tandis que l'empereur de Constantinople a fait édifier «un somptueux palais appelé Vaelbeniatnof, le plus aprochant qu'il avoit peu de celui qu'Apolidon edifia en l'Isle ferme»<sup>9</sup>. L'évocation de Chambord et Fontainebleau, à laquelle Herberay ajoute de sa plume une mémorable partie de chasse dans le goût des Valois, est un hommage explicite à François Ier.

Ces fausses énigmes ne sont pas seulement le moyen d'enrichir l'onomastique exotique, ni de simples signes de connivence; elles ne peuvent pas davantage être considérées pour le sens local qu'elles pourraient recevoir — il semble même que la possibilité de cette interprétation soit obstinément dénoncée: en effet, Yarebreh est située en Turquie, Thuacam appartient à l'autre camp, Crelcelm est un allié occasionnel et quelque peu douteux, Gruobmach est le château d'un Turc qui meurt noyé peu après son apparition dans le récit. Leur véritable fonction est plutôt de signifier le caractère «énigmatique» de l'œuvre, pour inviter à une lecture herméneutique qui ne se contente pas de suivre les aventures haletantes du héros mais s'engage dans une interprétation «à plus haut sens». Cette indication, dont nous allons saisir l'importance pour le sens général qu'il faudra finalement donner à l'Esplandian

6 Sa manifestation la plus spectaculaire est le mythe d'un Amadis original en langue picarde, que la critique a mis longtemps à éventer (Guillerm, Bideaux, 2006: 166).

7 L'attention du lecteur est alertée en ces termes: «Cestuy duquel je vous parle avoit nom Thuacam» (XLI, f° 85). Il s'agit d'Antoine Mucault, «secrétaire et valet de chambre du roi», signataire de l'un des pièces liminaires du premier livre d'*Amadis* (Herberay, 2006: 163). C'est un collègue prestigieux d'Herberay, traducteur du grec et du latin.

8 F° 95. Michel Le Clerc, seigneur de Maisons, a signé l'une des pièces liminaires du *Premier Livre d'Amadis* (Herberay 2006: 161) et du *Quatriesme Livre* (Herberay 2005: 73). Il est moins connu que le précédent, tout au moins de nous modernes.

9 XLIV, f° 91. Le palais d'Apolidon, architecture emblématique de tout le cycle, est décrit au début du livre précédent; les gravures qui servent à l'illustrer dans la traduction française montrent une analogie frappante avec le dessin de Chambord (Chastel, 1989: 101-104).

français, répercute à la superficie du texte une propriété du récit sur laquelle nous reviendrons aussi: l'aventure sémiotique dans laquelle il entraîne le lecteur.

Mais elle est surtout un effet de la réorientation radicale qu'Herberay impose à l'œuvre originale dès son seuil, en l'entraînant du côté du roman à clef. La modernité prétendue de la version française est sans doute esthétique, linguistique<sup>10</sup> et morale, car ce livre, à la suite des volumes publiés dans les quatre années qui précédent, enseigne à la fois un mode de parler et un mode de vivre à la française. Mais elle est surtout politique: loin d'être un roman d'«autresfois» narrant des aventures passées ou bien intemporelles, il prétend en effet livrer une «figure» de l'histoire contemporaine et des règnes à venir.

C'est tout le sens de l'épître liminaire adressée à François Ier, dans laquelle Herberay propose à celui qu'il désigne comme son commanditaire une lecture allégorique de la geste d'Amadis (Bideaux, 1998: 96):

...poursuivant la cronique d'Amadis, comme il vous a pleu me commander: il m'a semblé que ce qui est escrit du Roy Perion et sa posterité, n'est aultre chose que la figure de vous et de messeigneurs voz enfans. (f° à ii)

L'équation posée, il ne reste qu'à en recueillir les produits, ce qu'Herberay fait aussitôt: Péron et sa femme ne sont autres que le couple royal, et leurs enfants Amadis, Galaor, et Melicie peuvent donc être «compar[és]» à «monseigneur le Dauphin, monseigneur d'Orléans, et ma dame Marguerite»<sup>11</sup>. La dynastie a su faire face aux attaques de ses rivaux européens, et l'histoire récente — généreusement réinterprétée au profit de François Ier — livre une confirmation de l'allégorie, puisqu'on a vu «deux anciens ennemis» repoussés, «au siege de Landrecy, et à celui de Carignan», dans l'attente d'une «perpetuelle paix» à laquelle le roi les contraindra. Et l'allégorie peut se poursuivre par la préfiguration dans les aventures d'Esplandian des événements futurs:

D'Amadis est semblablement descendu Esplandian, duquel traite ce cinquiesme livre, et auquel je puis comparer vostre petit nouveau duc de Bretagne<sup>12</sup>, qui (comme Esplandian) commandera (si Dieu plaist) durant voz jours aussi tost en Asie et Afrique, que vous faites en la meilleure, et plus grande partie de l'Europe...

Cette épître, qui situe l'auteur de la traduction par rapport au souverain, détermine aussi toute l'interprétation du texte qu'elle introduit, au sens le plus précis

10 L'affirmation de l'excellence d'Herberay, qui prend aussi le sens d'une suprématie du français sur l'espagnol, est posée dès le *Premier Livre* (Huchon, 2000: 188-189).

11 Donc, le futur Henri II (le dauphin François est mort en 1536), Charles, duc d'Orléans, et Marguerite de France.

12 Il s'agit ici du fils d'Henri et de Catherine de Médicis, le futur François II.

du mot. Elle dicte une lecture analogique, voire anagogique, dans laquelle Péron-François Ier verra son œuvre poursuivie par Amadis-le dauphin (futur Henri II) et Esplandian-notre «petit nouveau duc de Bretagne» (futur François II), appelés à étendre universellement la paix chrétienne dont François Ier est censé poser les fondements par ses victoires dont les années 1542-1544. La vocation du prochain roi Très Chrétien serait, ainsi, de poursuivre l'œuvre du roi chevalier — qui est en passe d'abattre ses ennemis continentaux — en conquérant les territoires occupés par les infidèles. Les prouesses de la lignée d'Amadis deviennent allégorie d'un projet dynastique qui fait du présent livre un véritable programme d'action politique et religieuse, à l'achèvement duquel Herberay fixe même un terme temporel puisqu'il ne faudra pas attendre plus de deux règnes pour que celui-ci s'accomplisse.

L'épître dédicatoire installe ainsi la publication du *Cinqiesme livre* dans le cadre de «la guerre perpétuelle» (Jacquart, 1981: chap. XV) qui marque cette dernière étape du règne de François Ier: l'affrontement entre le royaume et l'empire, la maîtrise de la Méditerranée par les Turcs et leur avancée décisive en Europe orientale, et surtout le début de leur alliance politique avec le royaume de France. Et la lecture allégorique qu'elle préconise projette le lecteur, et au premier chef le lecteur royal, dans le triomphe à venir de la chrétienté. La force de l'analogie procède aussi bien de l'exacte correspondance établie entre les personnages que de la parfaite contemporanéité de la production du livre et des événements politiques: Herberay situe en effet sa rédaction entre la fin des «guerres d'Artois et Luxembourg» (été 1542) et le siège de Carignan (janvier 1544), lui donnant ainsi une actualité immédiate (le privilège date de décembre 1543); et le futur François II est né le 19 janvier 1544, c'est-à-dire au moment probable de la rédaction de la dédicace, en même temps que le livre vient au jour: la prophétie s'énonce au moment même où naît celui qui l'accomplira. Ces conjonctions apparaîtront dans toute leur force lorsque nous considérerons la position personnelle du traducteur.

Pour l'heure, il convient de mesurer précisément la nouveauté qu'apporte Herberay. Celle-ci ne réside nullement dans l'«embrigadement» du *Cinqiesme livre* au service de la cause nationale. Les *Sergas de Esplandián* sont déjà une œuvre destinée à célébrer les «muy cathólicos rey y reina» dont l'exploit principal, la *Reconquista*, est précisément situé dans cette sphère politico-religieuse. L'esprit de croisade dont elle a favorisé la renaissance (Van Beysterveldt, 1981: 355) invite en ces premières décennies du siècle à se tourner vers l'Orient, face à un adversaire autrement plus redoutable: le Turc. L'implication des *Sergas* dans le panorama géopolitique de ces années-là ressortit à l'évidence.

De la même manière sont maintenant bien connues les orientations nouvelles que prend le cycle des Amadis avec le cinquième livre espagnol, et qu'Herberay

reconduit dans sa traduction. Les *Sergas* opèrent une «crítica, corrección y rectificación» (Gil Gaya, 1947: 105) des idéaux amadisens: à la vaine gloire de la chevalerie antique succède la prouesse chrétienne<sup>13</sup>, à la lutte individuelle le combat collectif<sup>14</sup>, aux aventures chevaleresques la grande entreprise de la croisade (Gil Gaya, 1947: 106)<sup>15</sup>. Ce changement est orchestré par la formation de coalitions globales de part et d'autre; si, malgré quelques échappées, le théâtre des opérations est circonscrit, le champ imaginaire du roman embrasse désormais tous les pays de l'Orient et de l'Occident, de l'Angleterre à Constantinople: c'est bien un affrontement entre deux civilisations, dans un nouvel espace dont le point focal est Constantinople et que décrit une toponymie maintenant réaliste. Ce tournant considérable permet d'inscrire la geste d'Esplandian dans ce «nuevo programa nacional programado por los Reyes Catolicos» (Van Beysterveldt, 1981: 357), instruments d'une conception providentialiste de l'histoire (Fogelquist, 1982: 179).

L'antique prouesse chevaleresque, la prouesse médiévale, a revêtu dans les *Sergas* et conserve dans le *Cinqiesme livre* les habits neufs d'une prouesse moderne militante, dont le but effectif est le triomphe de l'ordre chrétien sur la menace que les infidèles font peser sur l'Europe et sur ses marches: c'est bien à une nouvelle croisade qu'engage cette continuation de la geste amadisienne (Fogelquist, 1982: 180). Dans une dialectique complexe entre fiction et vérité historique, d'ailleurs propre à l'ensemble du cycle (Bideaux 1998: 99-102) et en tous cas amorcée dès le quatrième livre (Cacho Blecua, 1986: 244), le roman de chevalerie induit une réécriture de l'histoire telle qu'elle s'est déroulée dans le demi-siècle, et, pour le traducteur français, dans le siècle qui a précédé: Constantinople n'a pas été conquise par l'infidèle et sera sauvée de la menace par le Preux à venir.

Herberay s'est-il donc contenté, en fidèle traducteur, de répéter le geste de Montalvo en l'adaptant au contexte français? Plusieurs éléments d'innovation montrent qu'il n'en est rien. L'ajout des indices d'«acclimatation» que nous avons décrits, et surtout celui de la lettre liminaire dont nous avons dit le caractère déterminant n'est

13 Une harangue d'Esplandian établit clairement la distinction, juste avant un combat contre les infidèles: «... nous ne sommes presentement entre les adventures de la grand' Bretaigne, où les combatz se font plus par fantaisies, ou vaine gloire, que pour juste occasion...» (XXVI, f° 47).

14 Comme l'enseigne Frandalo aux chevaliers chrétiens: «la guerre de ce país se conduit tout autrement qu'en la grand' Bretaigne, où les Chevaliers vont le plus du temps seulz, et encores qu'ilz soient en compaignie, ilz s'escartent l'un de l'autre pour la moindre occasion qui leur scauroit survenir; mais icy ceulx qui hantent les armes marchent tousjours en si gros nombre, que les combatz qui s'y font sont batailles non pas rencontres.» (XXXII, f° 61 v°).

15 Suite de la harangue d'Esplandian: «...ceste guerre, que nous faisons contre les propres ennemis de nostre foy, nous appelle, non seulement à faire nostre devoir, ains à defendre l'honneur et liberté du nom Chrestien...» (XXVI, f° 47).

que la manifestation explicite d'une adaptation plus fondamentale dont il faut tenter de préciser la nature.

Notons en premier lieu que le traducteur a jugé bon de réaménager la fin du livre, c'est-à-dire les épisodes décisifs de la guerre contre l'Infidèle: le 47<sup>e</sup> chapitre est un montage de chapitres 128 à 144 de Montalvo, le 48<sup>e</sup> des chapitres 145 à 152, et le 53<sup>e</sup> des chapitres 166 à 175. Sous réserve des conclusions que pourrait encore livrer une analyse comparative, on peut déceler ici l'intention de concentrer l'action en un nombre réduit d'épisodes, offrant une ligne narrative plus lisible, propre à accentuer le conflit en opposant plus visiblement les deux camps. Par ailleurs, un épisode entier de l'original espagnol disparaît, et un nouveau chapitre est créé: Herberay omet de traduire les chapitres 154 à 156, notamment marqués par une défaite du camp chrétien au début de la guerre; mais son chapitre 51, presque entièrement de ses œuvres, développe la formation d'une coalition chrétienne universelle:

Comme les princes Chrestiens tant de la mer du Ponant que du Levant, assemblerent leurs forces, pour venir au secours de l'Empereur de Constantinople, et de leur navigation.

La tendance générale suivie par le traducteur a donc été de forcer le trait afin d'accentuer le manichéisme de l'opposition entre les parties<sup>16</sup>. Le motif en apparaîtra si l'on considère la position personnelle d'Herberay et la difficulté de la cause qu'il veut promouvoir dans ce *Cinqiesme livre*.

En effet, ces changements ne sont pas une seule affaire d'esthétique romanesque. Défendant une cause semblable à celle de Montalvo, Herberay se trouve dans une situation toute différente de la sienne car il lui faut jouer avec la contradiction qui oppose le dessein politico-religieux qu'il exprime et la configuration stratégique du moment, dans laquelle vient en outre interférer sa position personnelle.

Le violent antagonisme entre l'Espagne et la France a conduit à une politique complexe de rapprochement avec le Turc, contre lequel il s'agirait ici, tout au rebours, si l'on en croit Herberay, de réunir toute la Chrétienté. C'est donc une orientation stratégique opposée à celle du roi, son souverain et de surcroît son commanditaire, qu'il prône et croit pouvoir préfigurer. L'homme de lettres, dans une fonction qu'il faut se garder de caricaturer au sein de l'appareil monarchique en imaginant qu'elle se réduit à celle de l'éloge, remplit ici son rôle de conseiller du prince. Toutefois ce conseil est en opposition à la politique suivie, et, malgré sa complexité et son caractère partiellement secret (Garnier, 2008: 219-239), Herberay, en familier de la cour, que l'on voit à un moment secrétaire du duc d'Orléans mentionné dans l'épître, ne

16 On notera cependant ce curieux détail, auquel nous peinons à donner un sens: Herberay n'utilise pas le mot «croisade», présent chez Montalvo.

peut pas ne pas être, au moins partiellement, au fait de ce qui se joue. Aussi va-t-il produire des garanties d'autorité sur un autre plan encore:

De la même manière, peut-être, que le titre de «regidor de Medina del Campo» pouvait autoriser Montalvo, le traducteur met en avant ses fonctions de «commis-saire ordinaire de l'artillerie du Roy», mentionnées au titre, dans le privilège et dans l'épître liminaire. Il confirme sa compétence en matière stratégique par les multiples détails techniques accompagnant le récit de la guerre finale, tels que les dispositions tactiques ou le chiffrage des effectifs (Duché 2000: 125-126). Enfin, nouvel élément de contemporanéité, il situe à un retour d'expédition soit la rédaction du texte, soit l'illumination qui lui a offert l'interprétation allégorique du cycle — soit l'une et l'autre, selon le sens que l'on donnera à l'amphibologie initiale permise par la syntaxe du XVI<sup>e</sup> siècle:

Sire, au retour des guerres d'Artois et Luxembourg, poursuivant la cronicque d'Amadis, comme il vous a pieu me commander: il m'a semblé que...

L'ensemble de ces détails prennent sens si l'on considère la position difficile dans laquelle se trouvent le traducteur contraint d'exposer, et le lettré désireux de défendre un choix stratégique contraire à la politique royale: ce n'est plus en homme de lettres seulement qu'Herberay prend ainsi la parole, mais également en homme d'armes, au fait de la guerre et de ses enjeux, et par conséquent apte à se prononcer en la matière. La «figuration» de l'avenir de la dynastie s'achève sur l'expression de l'espoir du bon serviteur: «il ne tiendra qu'à vous que je n'aye autant de grands biens qu'eut maistre Elizabel». Mais le lieu commun est ici mis à profit pour identifier le traducteur à celui dont on se souvient qu'il est à la fois le chroniqueur des aventures, rédacteur original du livre<sup>17</sup>, et l'un de leurs personnages secondaires. Ces indices accréditent l'idée que son avis mérite d'être considéré comme celui d'un acteur de l'histoire<sup>18</sup>: acteur romanesque par son identification avec «maistre Elizabel», acteur politique par sa participation aux guerres. La position personnelle d'Herberay donne ainsi toute sa force à la thèse qu'il défend, mais la difficulté de celle-ci justifie encore, pour conclure l'épître, une expression d'allégeance et un rappel des services rendus qui vont eux aussi au-delà du *topos*

17 La fin du livre est présentée la chronique qu'il tient de la «bataille trescruelle» que se livrent les rois du Levant et du Ponant: «Telles furent les adventures du Roy de Dace recitées au long es grandes cronicques que le maistre Elizabel escrivi peu après le couronnement d'Esplandian: esquelles les prouesses et entreprises des Chevaliers de la grand' Bretagne et autres demourez à Alfarin, sont semblablement redigées et mises par ordre.» (XXXIV, f<sup>o</sup> 67 v<sup>o</sup>).

18 Les conversions ne manquent pas dans le *Cinqiesme livre*: Carmelle, Frandalo, Calafie, reine des Amazones, qui entraîne à sa suite sa sœur puis toutes ses femmes. Elles constituent une preuve anticipée de la réussite de cette politique.

de l'hommage: «durant la guerre (il y a vingt ans et plus) que je m'emploie à vous faire service, et feray toute ma vie».

La traduction des *Sergas de Esplandián* réalise donc une «adaptation», non seulement contextuelle mais proprement individuelle du roman. Celle-ci n'a pas consisté à «plaquer» sur le matériau préexistant les réalités françaises et personnelles — comme le laisse bien supposer le réaménagement des épisodes finaux —, mais constitue un travail de fond tendant à orienter vers un but déterminé un texte qui présentait déjà des prédispositions favorables. En effet, Herberay n'a pas eu, pour exposer sa vision géopolitique tout en poursuivant son chantier amadisien, à «violenter» le texte du cinquième livre: il lui suffisait de réaliser une virtualité du roman originel, que l'on identifiera en revenant sur la caractéristique majeure des *Sergas* par rapport aux livres précédents, fidèlement reproduite, sinon amplifiée, dans le *Cinquesme livre d'Amadis de Gaule*<sup>19</sup>.

La référence qui lie le roman de chevalerie au genre héroïque place au centre de l'œuvre la figure du héros, que définit une vertu essentielle: la prouesse. Or le *Cinquesme livre* jette sur elle, au détour d'un dialogue, une lumière particulière:

«... Fortune et Vertu luy ont esté fort favorables. Fortune, en luy donnant force pour vaincre et obtenir gloire sur plusieurs malheurs et entorses qu'elle mesme luy preparoit. Puis la Vertu l'ayant reduict sur la fin de ses jours au chemin pour acquerir paradis.»  
(XXXV, 69 v°)

Ces paroles sont prononcées dans des circonstances qui leur confèrent un poids spécifique: par l'empereur de Constantinople, auquel succédera Esplandián à la fin du livre; en présence de ce dernier, au moment où il accepte l'entrevue secrète avec Léonorine, fille de l'empereur qu'il est destiné à épouser; enfin, à propos de Lisuart, qui n'est autre que le père d'Oriane et le propre grand-père d'Esplandián, et dont la libération constitue l'un des sommets du roman. Cette définition implique donc les principaux personnages qui jalonnent le destin de la lignée amadisienne dans sa nouvelle phase, et se produit au centre du livre dans un chapitre qui met en place les ressorts de son dénouement.

Or ce qu'elle affirme est absolument capital: c'est l'association des deux moteurs possibles du destin individuel, qui fait converger le déterminisme transcendant (Fortune) et l'effort individuel (Vertu<sup>20</sup>). La prouesse résulte ainsi d'une conjonction

19. L'analyse que nous tentons maintenant se fonde sur les grands travaux déjà cités en proposant une reformulation de leurs résultats dans la perspective qui est la nôtre.

20. Même si celle-ci n'est pas contingente, du simple fait de la force de la notion de race et de l'élection du preux, il existe tout de même un libre-arbitre qui fait que le bon doit vouloir être bon pour l'être et que le méchant a choisi de se dévoyer; v. note 17.

entre volonté humaine et volonté divine — Fortune, à la fois ennemie et alliée du chevalier qui s'évertue, devant pour cela d'une certaine manière contrecarrer ses propres effets; mais la figure utilisée par l'empereur n'est que faussement paradoxale du fait de l'ambivalence du mot, qui à la fois réfère à l'héritage antique de la Fortune contraire<sup>21</sup>, consacré comme lieu commun littéraire, et, dans cet univers chrétien, vaut comme une allégorie de la providence divine.

Dans l'ordre du déterminisme, la caractéristique majeure du preux est d'être objet d'élection. Celle-ci peut lui être révélée dans des déclarations prophétiques ou des inscriptions qu'il reviendra à une sibylle d'interpréter, le héros n'en ayant le plus souvent lui-même qu'une compréhension partielle<sup>22</sup>. Par ce principe électif, la prouesse n'est pas un résultat, une donnée de fait, mais fixe au contraire une ligne de conduite impliquant une éthique. Le preux a, si l'on ose dire, une obligation de réussite car les exploits qu'il devra accomplir sont un dû: «... estimez vous que pour crainte de mort je delaisse à faire ce à quoy Chevalerie m'a obligé?»<sup>23</sup>. Prouesse et chevalerie consistent dès lors, suivant le schéma que nous venons de reconnaître, à opposer la constance de Vertu aux vicissitudes de Fortune, quand celle-ci même donne au héros les forces qui lui permettront de les surmonter. La chevalerie est donc une sorte de crédit accordé à celui qu'on adoube, en quelque sorte une avance sur exploits, qu'il lui revient de faire fructifier par l'accomplissement de son destin héroïque<sup>24</sup>. Dans un contexte social et littéraire marqué par l'émergence de l'individu, la prouesse se définit dans le cadre d'une relation non pas manichéenne, mais dialectique entre ce qui dépend (l'effort d'accomplissement) et ce qui ne dépend pas de lui (la force du destin).

21. Exemple d'un épisode où c'est elle qui se manifeste, sous une forme tout à fait convenue: Urgande «... les fait retourner en leur barque, leur commandant que de là en avant ilz meissent peine de resister à la muable fortune, lors que moins elle leur seroit favorable.» (car disoit elle, c'est pourquoy l'ordre de Chevalerie a esté introduite, et qui la rend en plus d'excellence.) (XVII, f° 31).

22. Ainsi de la prophétie initiale: «Ayant donc Esplandián leu et releu le contenu du rouleau, demoura bien longtemps sans cesser d'y penser, et finalement cogneut bien, que (encores qu'il eust mis fin à ceste aventure, pour le regard de l'espée) si seroit il contraint, quant au surplus, d'attendre le temps destiné, suivant le contenu des lettres: toutesfois il ignoroit les fins esquelles elles tendoient, estant lors à soy-mesmes, et libre de toute passion amoureuse.» (II, f° 3). Esplandián, comme d'autres personnages secondaires, est souvent confronté à des problèmes d'interprétation qui demanderaient une étude plus complète, que nous avons tenté d'esquisser ailleurs (Arnould, 2005: 319-330).

23. V, f° 11. «chevalerie» oblige, donc, et ce mot peut d'ailleurs être synonyme de prouesse, comme dans l'expression: «les haultes chevaleries qui augmentent en luy de jour en jour» (XXXI, f° 60 v°).

24. Cette définition complexe de la prouesse oppose radicalement l'univers chevaleresque au monde tragique, où les deux forces sont au contraire conçues dans un affrontement manichéen.

L'association du déterminisme et du libre-arbitre, de la providence divine et de la volonté humaine, peut également être envisagée sous l'angle de l'épiphanie du héros: comment le preux accomplit-il le destin qui lui est prescrit? Le preux s'est engagé volontairement dans sa quête: «... je partiz de la court pour venir chercher les adventures estranges, qui se treuvent ordinairement en ces Alemaignes...» dit-il (XXV, f° 43 v°), et l'on voit immédiatement ensuite des chevaliers «... esperant [...] retourner le lendemain en terre veoir s'ilz trouveroient quelques aultres adventures<sup>25</sup> à quoy eulx employer...» (XXV, f° 44). La quête conduit le preux à franchir des étapes initiatiques dont l'itinéraire lui est indiqué par des signes manifestant la providence, donc le versant divin de la force qui le guide. Dans cet exemple, pris au tout début de ses aventures, c'est l'immobilisation du vaisseau:

«Assure toy, puis que la Serpente ne se meut aultrement de ce lieu, que c'est signe qu'il me fault monter là hault, veoir s'il y a aucune adventure, pour y donner fin si je puis.» (I, f° 2)

Du coup, la quête du preux, appelé à traverser des forêts de symboles où de vivants piliers laissent parfois tomber de confuses paroles, pour paraphraser Baudelaire... constitue également une expérience herméneutique (Arnould, 2005: 319-330). Il lui faut périodiquement interpréter des signes qui peuvent être ambigus<sup>26</sup>. Son identité même est l'objet d'un jeu sémiotique: Esplandian perd son nom pour devenir le Chevalier noir - couleur dont on sait qu'elle symbolise la fermeté et non l'ennui ou l'allégeance diabolique comme le croit à tort le géant ennemi<sup>27</sup> - et un combat *incognito* l'oppose à son propre père, ou à ses pairs. Cette perte d'identité est indispensable à la révélation de son être véritable, conforme au précepte évangélique qui invite à

25 Les «aventures» sont thématiquement consubstantielles à la prouesse et structurellement indispensables à l'avancement du récit, si bien qu'une préterition peut justifier l'accélération de la narration en signalant leur absence: «... cheminerent sans trouver adventure (digne de reciter) en sorte que finalement ilz arriverent au pais d'Apolidon.» (XXIV, f° 41).

26 Ainsi, avant sa toute première épreuve, Esplandian rencontre un ermite, adjuvant habituel des héros en quête d'aventure, et donc *a priori* digne de foi. Pourtant il n'en est rien, puisque ce personnage lui présente au contraire la tentation de s'écarter de la route qu'il doit emprunter (III, f° 5 v°).

27 Les chapitres IV et V du *Cinquiesme livre* narrent un combat qui oppose dans la roche défendue le Chevalier aux armes noires aux géants Furion et Matroco. Au cours de cet épisode est mise en question l'association de la couleur noire au thème diabolique; les adversaires échangent des invectives sur la question (V, f° 6) et s'impose finalement l'idée que le Chevalier noir combat d'une manière générale «tous ceulx qui... cheminent es tenebres...» (f° 12). Michel Pastoureau (2002: 50) rappelle que dans les romans arthuriens, à l'inverse du blanc et du rouge, le noir est, comme le vert, de signification ambivalente. Mais cela change par la suite: au XVI<sup>e</sup> siècle, en effet, comme on le voit également dans les poésies de Clément Marot, l'identification du noir à la fermeté de cœur est bien admise. La fréquence de ces épisodes justifierait une étude sur la symbolique des couleurs dans les Amadis, qui n'a pas encore été réalisée semble-t-il.

«dépouiller le vieil homme»<sup>28</sup>; il est en effet nécessaire de cesser d'être ce que l'on paraît pour reconnaître ce que l'on est et advenir par ce que l'on fait<sup>29</sup>.

L'élection du preux et l'éthique qui en découle dotent l'élu d'une caractéristique doublement embarrassante pour le narrateur de ce roman foisonnant: l'unicité. Le preux est à la fois un héros unique, distingué de tous les autres par sa prouesse et son élection, et la figure dominante d'un roman au personnel nombreux<sup>30</sup>, inclus de surcroît dans un cycle s'étendant sur plusieurs générations. Il s'agit par conséquent de savoir comment organiser les relations avec les autres personnages à l'intérieur du livre, et au sein du cycle avec les autres membres de la lignée. La solution narrative du premier problème, qui n'est pas propre à ce livre, est l'intrication complexe des épisodes secondaires dans la ligne narrative principale par des digressions et des récits *a posteriori* (Cacho Blecua, 1986: 235-271). Le dispositif se complète, au plan thématique, d'un trait de l'ancien roman de chevalerie: le motif récurrent de la solitude héroïque<sup>31</sup>. Au second problème, le narrateur s'efforce de parer en affirmant, et c'est le fait nouveau de ce livre, la supériorité du preux sur ses ascendants. L'architecture du cycle, comme le répétait tout à l'heure l'épître liminaire, est fondée sur la succession des preux, sur le modèle dynastique. S'ouvre alors un débat comparatif: la supériorité du héros doit-elle faire déprécier ses prédécesseurs? Cela évidemment parce que, comme on l'a vu, la prouesse n'est pas une donnée mais une qualité dynamique, sous-tendue par l'idée d'accomplissement et de progrès, et par voie de conséquence l'idée qu'une génération est appelée à surpasser celle qui l'a précédée. Voici ce que dit Sergil à Esplandian:

28 Paul, *Ephésiens*, IV, 21-22. Il n'existe pas sur ce point d'allusion avérée mais le roman porte par ailleurs plusieurs traces de réécriture évangélique.

29 Ce que signifie par exemple Esplandian à Elisabet qui lui demande pourquoi il ne révèle pas son identité à Lisuart après l'avoir libéré: «Et pourquoy, respondit maistre Helisabel, vous cachez vous ainsi de luy? veu qu'il n'y a prince au monde plus digne d'estre aimé et servy de tous bons Chevaliers. — Il est vray, dit le Chevalier, mais j'ay encors si petit commencement, que je serois bonteux qu'il m'eust en si peu d'estime: puis j'espere avec le temps faire telles choses, qu'elles me renommeront d'elles mesmes; sans aultre trachement: par ainsi gardez vous sur vostre vie que je ne soyé à present descouvert.» (VIII, f° 17).

30 La complexité de l'intrigue, et surtout le nombre de personnages a conduit les éditeurs de la série en cours de parution chez Champion à inclure un annuaire des personnages. Peut-on penser que les contemporains connaissent le même effet de lecture? On note en tous cas à deux reprises au moins des erreurs d'identification des acteurs secondaires.

31 Ce motif est fréquent, singulièrement dans des circonstances cruciales, comme dans la situation initiale «Esplandian [...] se trouva à son reveil fort esbahy: car il ne voyoit nul de ceulx qui feurent presents, lors que le Geant Balan l'arma Chevalier, ains se trouvoit seul entre les aesles de ceste beste, au pied d'une roche à luy incogneue, et si haulte, qu'elle luy sembloit inaccessible.» (I, f° 1).

«Ce m'aist dieux monseigneur, on vous peult bien par raison estimer meilleur Chevalier qu'Amadis vostre pere, qui vint en ce lieu, veit la statue de l'hermitage, l'escriteau sur l'arc de pierre, le Serpent et l'espée qui estoit plantée dedans la porte où vous avez trouvé la tombe resplendissante: et neantmoins il n'osa oncques s'esprouver en l'une de ces choses.»

Et le preux de répliquer:

«Je te prie Sergil, ne me tiens jamais tel propos: car si les prouesses et chevaleries de mon pere eussent aussi bien esté employées à l'augmentation de la Chrestienté, comme pour la gloire et honneur du monde, je croy qu'il ne se trouveroit son semblable: et toutesfois ayant passé sa jeunesse ès choses vaines et transitoires, indubitablement sa gloire en est moindre, non que je le vueille accuser, et Dieu ne le permette.» (II, f° 3 v°)

L'intérêt de ce dialogue est que les personnages qui paraissent débattre vivement s'opposent bien sur un point important (ce n'est pas faute de cœur qu'Amadis a failli, mais par manque de vertu) mais que leur accord est total sur l'essentiel: il est moindre «chevalier» que son fils; le critère est celui de la foi, et la correction qu'Amadis apporte au jugement de Sergil marque le passage de l'ancienne chevalerie (celle qui a pour but de «s'esprouver») à la chevalerie moderne (qui le fait pour l'«l'augmentation de la Chrestienté»). La question sera définitivement tranchée par un combat qui oppose à leur insu Esplandian à son propre père Amadis; le chapitre qui le narre s'achève sur une glose du narrateur repoussant des versions controuvées de l'événement, ce qui lui donne l'occasion de souligner les

tenebres qu'Esplandian meit aux haultz faitz de son pere, par la lumiere et illustration des siens, qui amortirent tellement les aultres en la fosse d'oubly, que l'on n'en parloit non plus que de chose non advenue. (XV, f° 29)<sup>32</sup>

Esplandian incarne un chevalier plus fort qu'Amadis, lui-même plus fort que Lisuart — qui sera lui-même significativement sauvé du malheur dans lequel il s'est jeté par son petit-fils Esplandian

La nouveauté du livre paraît résider dans cette célébration de l'individu et le caractère complexe et contradictoire de la valeur fondatrice de prouesse; complexité qui tient essentiellement à l'articulation malaisée entre le déterminisme et le libre-arbitre, entre l'accomplissement individuel et la participation aux aventures d'un groupe, entre l'héroïsme du personnage central et son appartenance à une lignée, en somme le singulier et le collectif. Ce phénomène s'explique par une profonde

32. Plus tard encore: «... je crois qu'Amadis n'a point plus fait en dix ans, qu'Esplandian a parachevé en dix semaines» dit-on après la chute d'Alfarin (XXXI, f° 60 v°), et ce jugement émane de l'empereur de Constantinople en personne.

mutation du genre, qui détache ce livre de la sphère romanesque concentrée sur la représentation d'aventures individuelles, fussent-elles partagées, exemplaires et porteuses d'un sens spirituel, pour lui donner une signification actuelle liée au destin de la dynastie et à des préoccupations nationales.

La particularité des *Sergas* et, à leur suite, du *Cinquiesme livre*, est d'offrir une vision moderne de la prouesse et du héros propices à des entreprises comme celle d'Herberay. En plaçant sa traduction au service de la promotion d'un programme alternatif à la politique suivie, le traducteur français a mis à profit et prolongé des données essentielles du roman d'Esplandian. Il s'inscrit dans une double continuité: celle du tournant moral et politique qu'accomplit le livre, et celle de la définition du héros et de la prouesse dont il est porteur. Si la traduction française peut prolonger l'entreprise de Montalvo par la mobilisation du roman au service d'une cause politique et religieuse actuelle, c'est précisément grâce à l'affirmation de ces nouveaux idéaux chevaleresques.

La nature de cette cause et la position personnelle d'Herberay par rapport au pouvoir lui imposent cependant de remodeler le roman original et d'y inscrire les signes de son autorité de lettré et de stratège. Mais il ne fait alors qu'actualiser ce que le roman contenait déjà en puissance: l'entrée en scène d'un héros moderne, libéré du monde merveilleux d'autrefois, mais tiraillé entre le déterminisme qui pèse sur lui et le libre-arbitre dont il est doué. Cet homme éminent, Esplandian dans le livre, est habité par un ardent désir de conquête; il est doté d'une liberté personnelle mais n'accède à la lucidité lui permettant de l'exercer qu'au prix d'un long parcours herméneutique: c'est un homme moderne, en somme, appelé à exercer sa responsabilité dans le monde et agissant sur une scène nouvelle, l'espace public que dessinent les jugements portés sur lui. L'«aventure sémiotique» dont nous avons fait état, la dialectique entre libre-arbitre et providence, la quête du rapport le plus harmonieux possible entre l'individuel et le collectif semblent d'une parfaite actualité dans la modernité humaniste.

Quand bien même l'épître liminaire ne l'aurait pas signifié, les forts indices de modernité et de contemporanéité et le soulignement du thème herméneutique qui accompagnent cette mise en scène invitent à rapprocher l'ascension d'Esplandian de l'avènement du souverain moderne. Comment en effet ne pas identifier, dans cette vision nouvelle de la prouesse et ce portrait du preux contemporain, la figure du roi humaniste, alors incarnée par un personnage singulièrement présent, ici même, et nimbé d'un imaginaire très riche (Lecoq, 1985), le roi François Ier? Le lecteur du *Cinquiesme livre* a bien sous les yeux la geste du futur François II, telle que la préfigure Herberay — non sans erreur... — mais aussi la figure du roi des temps nouveaux, qu'il serait intéressant de rapprocher des héros rabelaisiens.

Esplandian ressemble aussi, à ce moment décisif d'avènement de l'auteur moderne<sup>33</sup>, à l'écrivain dont l'affirmation personnelle se joue dans une confrontation avec les réalités du monde et du pouvoir. Et comment encore ne pas reconnaître, dans la figure d'Esplandian, celle du lecteur idéal, invité à déchiffrer, à opiner? Le *Cinquiesme livre d'Amadis de Gaule* s'offre libéralement<sup>34</sup> à l'entreprise herméneutique d'un lecteur invité à en décrypter les codes et à en entendre la leçon «figurée». Les données nouvelles contenues en germe dans les *Sergas* et mises en valeur dans le *Cinquiesme livre* sont celles de la révolution personnelle que provoque l'humanisme: la formation d'un homme nouveau dont la condition même d'existence est la prise de responsabilité dans le monde, qu'il soit souverain, homme de lettres, officier du roi ou lecteur du roman qui le met en scène et lui est adressé.

### Bibliographie

- Arnould, Jean-Claude, 2005, «Langues et définition de l'identité française dans le livre V d'Amadis», *Langues et identités culturelles dans l'Europe des XVIe et XVIIe siècles*, Université de Nancy II, 13-15 novembre 2003, collection Europe XVI-XVII, Université de Nancy 2, vol. 2, pp. 319-330.
- Bideaux, Michel, 1998, «Vérité et fiction dans les liminaires des *Amadis de Gaule* (L. I-VIII)», *Razo, Cahiers du Centre d'études médiévales de Nice*, n° 15, pp. 93-103.
- Cacho Blecua, Juan Manuel, 1986, «El entrelazamiento en el *Amadis* y en las *Sergas de Esplandián*», *Studia in honorem M. de Riquer*, Barcelone, 1986, t. I, pp. 235-271.
- Chastel, André, 1989, «Le palais d'Apolidon», *Culture et demeures en France au XVIe siècle*, Paris: Julliard, Conférences et leçons du Collège de France, pp. 81-113.
- Duché-Gavet Véronique, 2000, «Le narrateur dans le livre 5», *Les Amadis en France au XVIe siècle*, Cahiers V.-L. Saulnier n°17, Paris: Éditions rue d'Ulm, pp. 111-126.
- Fogelquist, James Donald, 1982, *El Amadis y el género de la historia fingida*, Madrid: José Porrúa Turanzas.

33 Guillerm, 1990: 439-451. L'activité d'Herberay des Essarts est contemporaine de celle de Clément Marot, l'un des principaux acteurs de ce changement (Rigolot, 2002: 99-104, et Preisig, 2004).

34 Compte tenu du fait de degré d'interaction avec le lecteur, qui n'est véritablement sollicité et «orienté» que dans les liminaires (Duché, 2000: 133-124).

- Freer, Alan, 1967, «L'Amadis de Gaule de Herberay des Essarts e l'avancement et decoration de la langue Françoise», *Saggi e ricerche di letteratura francese*, VIII, pp. 9-50.
- Garci Rodriguez de Montalvo, 1510, *Las Sergas de Esplandian*, Séville: Jacobo Cromberger.
- Garnier, Edith, 2008, *L'Alliance impie. François Ier et Soliman le Magnifique contre Charles Quint*, Paris: Editions du Félin.
- Gil Gaya, Samuel, 1947, «Las Sergas de Esplandián como critica de la caballeria bretona», *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, XXIII, pp. 103-111.
- Guillerm, Luce, 1990, *Sujet de l'écriture et traduction en France autour de 1540*, Paris: Aux Amateurs de livres.
- Herberay des Essarts, Nicolas, 1544, *Cinquiesme livre d'Amadis de Gaule*, Paris: Jean Longis; éd. critique à paraître de Véronique Duché, Paris: Champion.
- \_\_\_\_\_, 2006, *Amadis de Gaule*, Livre I (1540), éd. critique par Michel Bideaux, Paris: H. Champion.
- \_\_\_\_\_, 2005, *Amadis de Gaule*, Livre IV (1543), éd. critique par Luce Guillerm, Paris: H. Champion.
- Huchon, Mireille, 2000, «Amadis, 'Parfaite idee de nostre langue françoise'», *Les Amadis en France au XVIe siècle*, Cahiers V.-L. Saulnier n°17, Paris: Éditions rue d'Ulm, pp. 183-200.
- Jacquart, Jean, 1981, *François Ier*, Paris: Arthème Fayard.
- Lecoq, Anne-Marie, 1987, *François Ier imaginaire. Symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris: Macula.
- Montalvo, Garci Rodriguez de, 2003, *Sergas de Esplandián*, éd. Carlos Sainz de la Maza, Madrid, Castalia, Clásicos Castalia, n° 272.
- Pastoureau, Michel, 2002, *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris: Seuil.
- Preisig, Florian, 2004, *Clément Marot et les métamorphoses de l'auteur à l'aube de la Renaissance*, Genève: Droz.
- Rigolot, François, 2002, *Poésie et Renaissance*, Paris: Seuil.
- Van Beysterveldt, Antony, 1981, «La transformación de la misión del caballero andante en el *Esplandián* y sus repercusiones en la concepción del amor cortés», *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 97, pp. 352-369.